Les Enigmes du Moi
L'Age d'Homme de Michel Leiris

Partie VII
Le moi Leirisien à l'épreuve de l'aveu et de la vérité

L'article développe l'idée que l'écriture autobiographique de l'aveu chez M. Leiris repose sur une contradiction qui consiste à avouer sans avouer, le contraignant à adopter simultanément un ethos humilié et provocateur. À l'appui de cette thèse, l'auteur repère trois types de modalisation organisateurs de l'aveu : l'atténuation par emploi de mots de sens contraire ou indirect, la négation et l'ironie. Ils ont en commun de présenter un ethos divisé et polyphonique, selon la théorie d'Oswald Ducrot, en lequel se marque toujours la trace de l'« autre ». Le pathos, exclu d'emblée par l'auteur, est peut-être pourtant le moyen de surmonter une dialectique des contraires.

Et si je pense également à l'influence déprimante qu'a eue sur toute ma formation ce que j'ai reçu d'éducation catholique - principalement la notion de fruit défendu et, plus encore, celle du péché originel (par laquelle si certain que je sois d'avoir intellectuellement rompu avec ce genre de préjugés, je sais fort bien que je reste obsédé) - j'en viens à m'expliquer assez clairement par suite de quel sentiment de culpabilité (non plus caché, comme celui qui repose sur les représentations infantiles relatives aux conséquences possibles de la masturbation et des désirs d'inceste, mais en quelque sorte effectif) en même temps que la « confession » exerce sur mon esprit un attrait impérieux - par son côté humiliant, joint à ce qu'elle comporte simultanément de scandaleux et d'exhibitionniste, je me conduis toujours comme une espèce de « maudit » que poursuit éternellement sa punition, qui en souffre mais qui ne souhaite rien tant que pousser à son comble cette malédiction, attitude dont j'ai tiré longtemps une joie aiguë bien que sévère, l'érotisme étant nécessairement placé pour moi sous le signe du tourment et, plus encore, de la terreur,- vraisemblablement mes plus violents facteurs d'excitation parce qu'eux seuls, en raison de ce qu'ils contiennent de pénible, m'autorisent à

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.

regarder ma dîme comme payée et me dispensent le droit de jouir librement, ayant supprimé en acquittant ma dette la stupide hantise du péché originel.

En parlant d'une rhétorique de l'aveu, on voudrait ici placer d'emblée le texte autobiographique de Michel Leiris dans les termes du pacte qu'il s'est lui-même imposé : on sait que le premier projet du texte est en effet une « confession érotique », suggérée par une commande de Georges Bataille. On sait aussi que, quelles que soient les modifications apportées à ce premier projet, Leiris insiste à plusieurs reprises, dans le « prière d'insérer » de 1939 et, différemment, dans la préface de 1946 « De la littérature considérée comme une tauromachie », sur le risque, nécessaire et constitutif du texte, qui consiste à « confesser publiquement certaines des déficiences ou des lâchetés qui [lui] font le plus honte » (p. 10-11 prière d'insérer), à « tout avouer pour partir sur de nouvelles bases (« De la littérature... » p. 15). Chemin faisant, il découvre cependant l'ambivalence des aveux, comme le montre le texte liminaire cité.

Le double aspect - humiliant et simultanément scandaleux/exhibitionniste - de l'aveu, mis en avant dans le texte cité, constitue le mécanisme fondamental de cette écriture autobiographique. Elle paraît en effet travaillée par les contraires, sous des formes que cette présentation ne pourra explorer que partiellement.

La poétique développée dans la préface de 1946 en montre quelques aspects. En retraçant le chemin théorique qui conduit l'écrivain à l'engagement d'une confession qui soit un « acte », par la description, dépouillée de tout artifice de « style », d'un individu en qui d'autres pourraient se reconnaître, Leiris achoppe pourtant sur une vérité qu'il lui faudra dépasser :

> *Ce que je méconnaissais, c'est qu'à la base de toute introspection, il y a goût de se contempler et qu'au fond de toute confession il y a désir d'être absous. Me regarder sans complaisance, c'était encore me regarder, maintenir mes yeux fixés sur moi au lieu de les porter au-delà pour me dépasser vers quelque chose de plus largement humain. Me dévoiler devant les autres mais le faire dans un écrit dont je souhaitais qu'il fût bien rédigé et architecturé, riche d'aperçus et émouvant, c'était tenter de les séduire pour qu'ils me soient indulgents, limiter - de toute façon - le scandale en lui donnant forme esthétique* (p. 13).

Ce projet esthétique sera donc abandonné, tout comme semblera écarté tout recours au pathos (cf. « émouvant »), senti comme artifice dénaturant l'entreprise

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

d'écriture. Naît alors, *a posteriori* , une conception éthique du risque encouru par le fait de « dire toute la vérité, et rien que la vérité » (p. 17), risque vital, risque mortel qui aurait son analogue dans la partie jouée entre le torero et la corne du taureau ; il s'agirait en somme de porter « le couteau dans la plaie » : l'absence de « style » concerté, mais plutôt la rigueur « classique » et sans fard, jusqu'à la crudité, en assureraient l'authenticité et signeraient par là l'« engagement » d'un homme parmi les autres hommes.

Mais Leiris préfacier n'est pas Leiris écrivain ; il y a ce que l'œuvre dit et ce qu'elle montre, en une dualité inévitable.

Ainsi, contrairement à ce qui est dit, l'atténuation semble le procédé de modalisation le plus représentatif de l'œuvre et la première ressource utilisée pour résoudre les tensions contradictoires de l'entreprise.

Elle donne à voir - tant au niveau de l'emploi du lexique que dans les formes syntaxiques - une complexité très grande dans le discours. La dénégation y occupe une place importante : l'emploi de mots de sens contraire, la négation dans les formules exceptives ou litotiques, et les formes diverses de l'ironie construisent un ethos du locuteur se débattant dans l'impossible de l'aveu, cherchant à échapper au tourniquet du couple complaisance/déplaisance et imaginant pour cela des postures successives.

I. Atténuation : un ethos conscient, préconscient, inconscient ?

I.1. Périphrases, métaphores, euphémismes

Dans son ouvrage *Michel Leiris, des premiers écrits à L'Âge d'homme*, Annie Pibarot révèle les modifications qu'effectue Leiris entre son premier manuscrit *Lucrèce Judith et Holopherne* et *L'Âge d'homme* : ce sont systématiquement des formes d'atténuation, qui conduisent Leiris à substituer à la violence des mots crus « se branler », « foutre », « masturbation », des euphémismes tels que : « se pâmer » (p. 54), ou des périphrases « offrande intime » (p. 57), « une libation d'un certain ordre » (p. 57), auxquelles on peut ajouter « la fête nocturne égoïste » (p. 144), « litigieux manèges » (p. 89), « un manège plus précis » (p. 169), « se débaucher hypocritement » (p. 63), « je stimulai mon imagination » (p. 93), et, pour la fellation, qu'elle soit hétéro- ou homosexuelle, elle est indirectement désignée par métonymie : « bouche souillée » (p. 60) ou « d'humilier [sa] bouche » (p. 146).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.

Français

Les Enigmes du Moi

L'Age d'Homme de Michel Leiris

Ces formes d'atténuation du lexique révèlent, comme toute modalisation, l'existence d'un point de vue sur un objet, mais aussi la manière dont le locuteur prend position par rapport à cet objet, à savoir les termes directs employés dans le premier manuscrit. Même sans une étude détaillée, il n'est pas difficile de voir que presque systématiquement, en dépit d'affirmations contraires dans le texte même et de tentatives pour assimiler sexe et sacré (« libation », « offrande »), beaucoup des termes de substitution choisis comportent un jugement moral négatif : « égoïste », « se débaucher », « hypocritement », « souillé ».

Ainsi la faute qui justifie une confession est-elle désignée par une voie indirecte : elle révèle dans le texte une image de soi profondément coupable du locuteur.

Cette forme de négativité, axiologique et non syntaxique, est doublée cependant par des formes beaucoup plus complexes d'emploi du lexique.

Elles agissent souvent comme un « révélateur » pour le locuteur, qui trouve dans sa propre énonciation un énonciateur inconnu, qui n'est autre que lui-même. On aura reconnu dans ce dédoublement une allusion à la théorie - ici très simplifiée - de la polyphonie selon Ducrot : le locuteur en tant que tel (L) se démarque ou se distingue d'un discours du locuteur en tant qu'être du monde (λ) qui est « dit » dans l'énoncé. Cette distinction permet notamment d'expliquer certaines formes d'ironie, qui n'est plus seulement l' « antiphrase » de la définition rhétorique, mais qui mentionne dans son dire les paroles d'un énonciateur dont il se démarque. On y revient plus loin. On peut déjà dire que cette distinction est à la base de la notion d'« ethos », si l'on entend par là la division qu'il faut établir entre ce que le locuteur dit et ce qu'il montre de lui par le langage :

Dans ma terminologie, je dirai que l'ethos est attaché à L, le locuteur en tant que tel : c'est en tant qu'il est source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains traits de caractère qui, par contrecoup, rendent cette affirmation acceptable ou rebutante. Ce que l'orateur pourrait dire de lui, en tant qu'objet de l'énonciation, concerne en revanche λ, l'être du monde et ce n'est pas celui-ci qui est en jeu dans la partie de la rhétorique dont je parle (la distance entre ces deux aspects du locuteur est particulièrement sensible lorsque L gagne la faveur de son public par la manière dont il humilie λ : vertu de l'autocritique).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

I.2. Sens contraire, sens indirect

On signalera donc ici la manière dont un même mot est employé par le locuteur d'une manière parfois contraire pour le sens, sans qu'il en soit toujours conscient.

Il faut ici établir une différence, dans le texte, entre les parties de récits véritablement narrés (sans commentaire rétrospectif) et les parties du récit qui ressortissent de l'essai, dans lesquelles le locuteur revient sur son dire et commente, interprète, explique certains processus qui l'ont amené à découvrir ses erreurs et à accéder à ce qu'il pense être la vérité.

Deux types d'emploi des mots dérivent de ces attitudes opposées:

- l'emploi non conscient de mots de sens contraire et donc, finalement, l'indistinction linguistique du sens de ces mots pour le locuteur.

- la désignation antiphrastique : le nom d'un objet est désigné par son contraire. C'est notamment le cas lorsque le locuteur rapporte ses rêves et qu'il les commente. Il arrive cependant qu'il ne commente pas spécialement le terme employé, mais que le lecteur distingue, dans la dénégation elle-même, quel est le terme réellement visé.

Le premier phénomène concerne un cas extrême de polysémie : le même mot désigne deux concepts opposés : ex « l'hôte », qui est à la fois celui qui reçoit et celui qui est reçu.

Bien entendu, dans le texte de Leiris, on ne trouve pas d'exemple aussi clair, et c'est bien normal puisqu'il s'agit d'emplois en discours et non en langue.

Cependant le locuteur insiste longuement sur le verbe « passer », qu'il emploie pour désigner le lieu d'une double interrogation de lui-même enfant : « comment peuvent passer les jouets [par la cheminée] ? comment peuvent sortir les enfants ? » (p. 34), à laquelle fait écho un troisième exemple : celui de l'hostie pour laquelle, ne sachant comment l'avaler en raison de sa largeur, il attend « un prodige analogue à celui des jouets de Noël qui, quelles que soient leur dimension, arrivent au bas des cheminées. » (p. 83)

On remarque d'abord que le locuteur représenté situe son corps dans un espace imaginaire différent selon les cas considérés :

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 9 pages.

Français

Les Enigmes du Moi
L'Age d'Homme de Michel Leiris

- Il est au point d'aboutissement de la descente pour les jouets, alors qu'il est au contraire au point de départ pour l'hostie ; et si, dans le cas de l'hostie il n'emploie pas le mot « passer » mais « avaler », on retrouve la même connotation que celle de la naissance, à savoir le corps : cela ne « passe pas » ;

- Par ailleurs, le locuteur ne semble pas se douter que le verbe « passer » connaît un emploi antagoniste de celui de la naissance (les enfants passent par le sexe de leur mère, mais on peut aussi les faire « passer », c'est-à-dire avorter). L'analogie de structure syntaxique qu'il note entre les deux phrases dans la question enfantine posée plus haut : « comment peuvent passer les jouets [par la cheminée] ? comment peuvent sortir les enfants ? » rend équivalents les deux verbes sortir/passer et, inconsciemment peut-être, interchangeables. Ainsi naissance et mort sont-elles indirectement évoquées par le même verbe.

L'écriture dévoile ainsi, à l'insu du locuteur et en dépit de sa conscience affirmée, une autre forme d'angoisse de mort, présentée rétrospectivement avec le savoir de l'adulte.

- Un exemple d'une autre nature se trouve dans le récit d'un rêve où la négation s'exprime de façon explicite :

Je me trouve en présence de femmes qui sont là, non pour faire l'amour, mais pour prédire l'avenir. (p. 53)

Cet exemple peut être analysé à deux niveaux : par sa structure syntaxique, il appartient à une série dont nous verrons un peu plus loin qu'elle consiste à écarter un premier terme au profit d'un second, jugé plus juste. On reconnaît la figure rhétorique de l'épanorthose, qui prend ici la forme de la dénégation : le locuteur répond par la négative à une figure possible du désir.

Mais on peut aussi remarquer que les deux syntagmes présentés comme antagonistes par l'énonciateur du rêve (« faire l'amour » vs « prédire l'avenir »), reposent sur le double sens possible du mot « aventure » (« avoir une aventure »/« dire la bonne aventure ») qui est repris quelques lignes plus loin :

Je me laisse entraîner par quelques-unes d'entre elles qui veulent me dire la bonne « aventure ». (p. 53)

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.